



Joy Laurey

Joy in love



Pour lecteurs avertis

890-5

Joy in love

266
5/87

EL 80Y
43
(2051)



JOY LAUREY | ŒUVRES

JOY	<i>J'ai lu 1467**</i>
JOY ET JOAN	<i>J'ai lu 1703**</i>
JOY IN LOVE	<i>J'ai lu 2051***</i>

823

Joy Laurey

9-10

Joy in love

Éditions J'ai lu

NI - 13-10-1986 - 28082

*Ce qui est dangereux,
c'est d'aimer les gens, ce
n'est pas de coucher avec
eux.*

Pauline RÉAGE.
(O m'a dit).



© 1985, Éditions Jean-Claude Lattès et Édition n° 1

ISSN 0296-0664

Dans un couple, quand il y en a pour deux, il y en a pour trois. Les joies comme les galères. Nous étions beaux, la magie de notre aventure venait peut-être de là. Marc s'était laissé pousser les cheveux, il ne se rasait plus qu'une fois par semaine. Depuis qu'il avait lu *L'Amant de Lady Chatterley* (première version), il se donnait des allures de garde-chasse et répétait comme une litanie l'exclamation du héros :

– Je suis votre enculeur...

Une véritable obsession. Il faut avouer qu'il faisait ça très bien; même Joan, qui était réticente, a fini par ne plus pouvoir s'en passer. Moi, j'aimais bien sa petite barbe qui me rendait folle quand elle voyageait sur mes cuisses et plus loin. Il faisait exprès d'appuyer là où il me savait sensible, partout au-dessous du nombril. Il entreprenait des détours pervers sur mon ventre, son menton laissait sur ma peau blanche des rougeurs qui mettaient du temps à s'atténuer, surtout sur les fesses; c'est fou ce que j'ai les fesses sensibles. J'ai dit les fesses, pas le cul.

Dans la journée, Joan ne portait souvent qu'un tee-shirt trop long et une de ses culottes « Petit-Bateau » que je trouvais indécentes. Mais, le soir venu, elle nous faisait la folie avec des robes gitanes, des robes qui n'en finissaient pas, sous lesquelles on savait bien qu'elle était nue. Quand

nous nous cachions sous l'étoffe rouge, nous étions émerveillés par la petite forêt vierge parfumée au santal – c'est l'odeur de Joan, un bois sauvage et exotique, tiède ou brûlant selon les nuits. Elle relevait ses jambes très haut, pour qu'on aperçoive ses poils sombres de fille du Sud – moi, avec mes poils blonds, j'avais l'air d'une première communiant. Marc et moi, nous nous partagions le trésor, on ne s'en lassait pas, parce que Joan était belle, abandonnée, troussée, presque victime de nos mauvais traitements, une victime qui aimait bien – elle le répétait tout le temps – nos deux langues réunies par un fil invisible, un fil sur lequel nous jouions les funambules, suspendus dans le vide, sous la jupe évasée. Nous passions des heures là-dessous, nous tracions de longs sillons de salive sur sa chair hérissée, le petit hérisson gémissait de bonheur, se déhanchait un peu plus, pour nous permettre de pénétrer davantage dans son corps entrouvert, deux passages secrets qui semblaient communiquer au bout de nos deux langues.

Nous étions belles, toutes les deux, allongées côte à côte, subissant l'examen que nous imposait Marc. Quelquefois, il nous prenait en même temps, avec ses deux mains, les doigts bien enfoncés dans nos ventres. Il faisait remuer ses doigts comme un insecte furieux, et nous nous regardions, Joan et moi, fièrement, aimées par le même homme qui nous prenait chacune à pleine main. Il poussait ses mains dans nos ventres, et nous aimions le mal qu'il nous faisait, nous nous comprenions d'un simple regard, Joan et moi, nous caressions nos seins pour que le plaisir monte plus vite et, lorsque nous jouissions, nous ne savions jamais laquelle des deux se libérait la première sur les lèvres de Marc; nous

devions l'embrasser longtemps, pour reconnaître notre odeur sur ses lèvres : Joan musquée, et moi, vous le savez bien, sucrée comme un bonbon, une bergamote, disait Joan, qui n'en avait jamais sucé, en cherchant au fond de moi une goutte de plaisir oubliée par Marc. Joan et moi, nous nous aimions, et il nous trouvait belles...

Parfois, Joan voulait qu'on l'attache. Elle avait toujours aimé ça, et Marc ne se gênait pas pour lui donner la violence qu'elle m'avait souvent demandée. J'avais trop peur de lui faire vraiment mal. Pas lui. En ce qui me concerne, je connais d'autres douleurs plus insidieuses, plus troublantes, que celle procurée par les coups. Mais Joan, sur ce plan, est restée très primaire : elle rêve d'un fouet qui s'enroule autour de son corps. L'indicible effroi de la douleur qu'on aime...

Le plus souvent, Marc l'attachait sur une table du salon, les bras maintenus contre les pieds d'acajou, les hanches relevées par un gros coussin, et Joan fermait les yeux, attendait avec délices les méchancetés qu'il allait lui faire. Elle me demandait :

– Est-ce qu'on me voit bien ? Joy, s'il te plaît, dis-le moi...

Je lui répondais « Oui, Joan ». Son sexe était ouvert, on apercevait même ses fesses trop maigres, et ça l'excitait comme une folle, elle voulait que je lui parle encore, que je lui dise comment je voyais le doigt de Marc s'enfoncer entre ses reins, avant une autre pénétration qu'elle supportait bravement.

La règle du jeu était sévère : au premier gémissement, Marc s'interrompait et l'abandonnait, inerte, la tête en bas. Il m'était interdit de l'achever pour qu'elle souffre moins. Mais, sitôt libérée, elle se vengeait. Joan se blottissait contre

moi et me prouvait sa tendresse : jamais elle n'en donnait à Marc. Il avait tout essayé pour la prendre dans ses bras, en dehors des moments intimes, mais elle l'avait toujours repoussé. En ma présence.

– J'aime pas les hommes, grognait-elle. J'aime bien ce que tu me fais, mais pas après. La douceur, c'est une question de peau, et la seule peau que j'aime, c'est celle de Joy.

La mienne.

Un matin, elle est entrée dans ma chambre, comme un ouragan, les cheveux encore mouillés par la douche.

– Joy, je veux en avoir le cœur net : est-ce que je suis lesbienne ?

Elle avait un air vraiment affolé, comme si elle venait de se rendre compte qu'elle n'avait pas ses règles.

– Mais non, ai-je répondu hypocritement. Ça n'a rien à voir !

Sur le moment, j'étais sincère, mais, maintenant qu'elle est si loin, je me demande si je ne l'ai pas aimée comme une femme aime une autre femme, avec cette passion folle que les nanas peuvent éprouver et que les mecs ne pourront jamais comprendre, vu que leur intelligence passe d'abord par leur sexe et qu'ils conçoivent difficilement la passion sans l'adoration du phallus.

– Alors, on est quoi, nous deux ?

Qu'auriez-vous répondu à ma place ?

Je lui ai dit :

– Je crois qu'on est amoureuses, je crois qu'on est libres et qu'on va jusqu'au bout. On a besoin l'une de l'autre, comme deux sœurs à qui personne n'aurait jamais parlé d'inceste. Les vraies lesbiennes forment des couples. Nous, c'est dif-

férent : nous avons besoin d'être trois pour nous aimer ! C'est ça, la vérité !

Joan s'est arrêtée de secouer ses cheveux mouillés.

– T'es gonflée, merde ! s'est-elle écriée en sautant sur mon lit. Si on est trois, c'est que tu l'as voulu ! C'est moi qui suis allée chercher ton mec. Je te l'ai servi sur un plateau ! Tu aurais fait une dépression, sans lui. T'avais des yeux de limande, tu ne parlais plus, tu régressais, ma vieille ! Moi, je n'avais pas besoin d'être trois ! On était bien, tu sais...

La petite Joconde aux cheveux mouillés avait pris son air triste et elle était venue se rendormir dans mon lit.

– Je voudrais bien savoir qui partira le premier, avait-elle encore murmuré d'une voix toute molle.

Je n'ai pas osé lui répondre que le premier serait sûrement une première. Marc n'aura jamais le courage d'interrompre son paradis. Il n'est pas un héros.

Un soir, en revenant de Brive, je me suis glissée sans bruit dans la maison : une vieille intuition faisait battre mon cœur. Joan et Marc étaient dans la cuisine. Marc avait coupé du bois et, avec la petite scie, s'était entaillé la main. Il était appuyé contre le réfrigérateur, un peu pâle, et Joan, tout émue de voir son sang couler, soignait sa blessure de guerrier courageux. Brusquement, elle l'a regardé dans les yeux, a porté sa main à ses lèvres, et elle a bu son sang. Marc est resté immobile, puis, d'un geste très doux, il a barbouillé les lèvres de Joan avec son sang, et Joan fermait les yeux comme si elle recevait un autre hommage de lui, une autre preuve d'amour. J'ai compris à cet instant qu'il fallait

que je parte la première, celle qui part d'abord n'est jamais perdante. Je le croyais vraiment.

Il s'agit peut-être d'une erreur tragique, d'un accident du destin, comme ces voyageurs qui triomphent de toutes les embûches pour louer une place dans l'avion qui va s'écraser quelques secondes après le décollage.

Je suis seule maintenant. Bien sûr, j'ai mon petit. Bien sûr, Marc m'aime, mais je suis seule malgré tout. Je veux dire : sans personne pour lécher mon sang si un jour je me coupe le doigt.

Je me suis bien amusée. Au revoir et merci. Avec le temps, tout s'en va. Les regrets se mêlent aux souvenirs, on ne peut plus faire la différence. Et, quand vient le moment de rendre des comptes, on a peur. J'ai peur. Je redoute l'indifférence, l'oubli, la sévérité. Mal aimée, mal jugée. Je m'affaiblis, sans doute, je suis constamment branchée sur mon passé, douloureuse perfusion, mais le goutte-à-goutte efface la douleur, on s'endort doucement, on croit que tout va bien et on meurt, n'est-ce pas ?

Je suis morte deux ou trois fois en laissant des regrets éternels qui n'ont duré que quelques minutes. Il suffisait qu'une autre fille arrive, plus blonde, plus jeune, plus jolie, dernière nouvelle des étoiles... Alors, je m'en vais, je ne suis bien nulle part, même quand je suis heureuse. Surtout quand je suis heureuse. Elles sont tellement fragiles, ces quelques secondes de perfection qui, mises bout à bout, font croire à l'éternité ! C'est tellement dérisoire, deux ou trois vrais mots d'amour pour toute une vie, c'est si minable, tous ces mecs qui vous promettent le soleil, et quand vous sortez vous vous retrouvez seule dans le froid et le brouillard; toute seule, j'ai dit. Derrière le plus haut, le plus beau sommet de la passion, il n'y a jamais que le précipice, vertigo, la chute mortelle, on plane encore une

fois, on s'écrase lentement dans la vallée des larmes, on gît. Ci-gît Joy, qui aimait tant les voyages mais qui n'a jamais pu retrouver son chemin; la petite maison près de la fontaine, le feu qui grogne dans la cheminée, le vent qui siffle les nuits de Noël et de bonheur fou, rayez la mention inutile : le bonheur et la folie, c'est trop; pas en même temps, j'aurais mal à la tête, les souvenirs cognent dedans comme les abrutis savent si bien le faire en croyant vous donner du plaisir, et puis quoi encore.

Joy-l'écureuil a mis de côté plein de souvenirs pour l'hiver qui ne finira pas. Des souvenirs qui bougent, qui palpitent comme des truites du torrent qu'on vient de pêcher et qu'on n'a pas le courage d'achever d'un coup de pierre pointue sur l'ouïe. Mes souvenirs, je me les mijote aux larmes, comme une vieille fille trahie, je m'en régale avec l'exquise gourmandise que l'on apaise avec le fruit défendu. Je suis en plein régime alimentaire, côté sentimental. Côté physique, je ne désire plus rien.

Si j'ai le malheur d'ouvrir la boîte, mes reliques me sautent à la gorge : le petit froid du matin d'hiver quand je me réveillais dans *ses* bras; quand je courais comme une folle au bout de la salle d'embarquement, pour me jeter plus vite dans *ses* bras. Le choc des titans. Quand je croyais que tout était fini, seule sous la pluie, orpheline, un bouquet de vieilles violettes à la main. Je n'osais pas rentrer chez moi, et je le trouvais sur le palier, avec sa barbe qui pique; je me jetais dans *ses* bras. Il était là à m'attendre.

À m'attendre.

J'ai changé de décor à l'entracte, comme une opérette un peu *kitsch*. Vous savez : le Châtelet

et sa scène tournante, les paillettes et le strass. Le stress.

Hier, je ronronnais dans une maison bercée par la Dordogne, enlacée par les quatre bras de ma passion : deux bras un peu maigres de fillette mal nourrie, Joan, quarante-deux kilos, le cœur plus gros que la tête, championne de l'année, quatre fois sans maître. Et à ma gauche, mesdames et messieurs, Marc Charroux, quarante ans, vains combats, vingt victoires. Éternel battant, champion du monde des truqueurs. Hier encore, Marc et Joan, la Dordogne, la guerre de trois, un lit seulement. Marc et Joan : les deux masques de ma tragédie, les deux pôles du courant qui me fait vibrer, positif-négatif, négatif à la fin de se sentir toujours la troisième, celle qui arrange tout, toujours d'accord, corps disponible, horrible. Un seul lit et un bébé à côté, qui se réveille à six heures, qui ne veut pas savoir que vous avez pleuré toute la nuit en guettant sur le visage de l'homme endormi un petit signe de faiblesse. Et sur les lèvres de l'adolescente nue une ombre de complicité.

Immorale, moi ? J'ai aimé un homme et une femme, je les ai aimés ensemble, couchés dans le même lit, comme une gamine allonge ses deux poupées entre ses draps, parce qu'elle ne se décide pas à dormir sans l'une ou l'autre. Mon clown triste et mon arlequin. Marc et Joan. Joan et Marc. Éteignez la lumière, vous pourriez les réveiller.

Le bébé Nicolas devine confusément qu'un drame se prépare. Il n'a pas pleuré, pas réclamé son bib à l'aurore, il suce terriblement son pouce en me regardant avec ses gros yeux ronds de beau bébé, l'air de dire : « Est-ce que tu vas enfin te décider ? » Peut-être en avait-il marre,

monsieur l'enfant, d'avoir un père et deux mamans, car Joan aurait voulu me prendre ça aussi, l'enfant qu'elle n'a pas eu le courage de faire. Je la comprends, je ne lui en veux pas, mais je suis partie en pleine nuit comme une délinquante, en volant un disque et deux photos. Jean Valjean n'a pas fait mieux, et il est devenu un héros. Deux photos ? Les seules qui nous montrent tous ensemble, Joan toute nue, Marc endormi, Nicolas qui se marre en suçant son doigt et moi, carrément sublime, le soleil dans l'œil, qui semble dire à l'objectif : « Dépêchez-vous, ne me ratez pas, je vais disparaître. » Photo sans âme, exécutée par un déclencheur à retardement. Il n'y avait personne derrière l'appareil. Photo ratée pour la fille la plus photographiée du monde, la star des cosmétiques et des jeans trop collants, la divinité de la pub, la grande blonde de quelques films de série B, pendue au bras des quinquagénaires dégarnis, des fils à papa couverts de cuir noir, petite légende pour rubrique des faits divers.

Petite légende, minuscule destin.

Je suis partie, bien minable, avec mon petit dans les bras, entortillé dans sa couverture, un sac en plastique, deux pots de jambon-purée, une couche-culotte, un vieux paquet de Camel rigide où Joan a gribouillé *Je t'aime*, le porte-monnaie de ma grand-mère avec l'œil de la langouste dedans, au cas où ça porterait vraiment bonheur, une culotte, une brosse à dents. Nous n'avons pas besoin de bagages. Sortie de star.

Triste, la gare de Brive à deux heures du mat, avec les bidasses qui errent à la recherche d'une dernière bière; triste, le wagon qui file vers Paris, tandis que la vieille Renault reste sur le parking. Elle se couvre de rosée, avec son papillon déri-

soire épinglé sur le pare-brise : *Je m'en vais pour toujours. Joy.*

Je ne pouvais pas me laisser surprendre. « Fuir le bonheur avant qu'il ne se sauve. » On connaît la chanson, par cœur, docteur. Une idée fixe : partir et vite, faire l'amour pour me désenchanter. Me désensorceler, me frotter contre une peau étrangère, m'arracher des spasmes de plaisir. Le plaisir viendra peut-être dès qu'on frotera un peu. Casser le bonheur-piège, interrompre le rêve, risquer le tout pour le tout. Je savais tellement que la fin était proche, j'ai voulu sauter en marche, m'amputer des deux êtres qui dépeuplent ma vie, espérer que quelqu'un voudra encore de moi, lugubru, complètement cata, mais je ferai tant d'efforts, vous verrez, vous m'aimerez un peu. Je ne tiendrai pas beaucoup de place. Je ne ferai presque pas de bruit. Je voudrais seulement *exister*.

Le voyage a duré des siècles, avec des arrêts un peu partout, des gens qui montaient, qui descendaient, qui venaient me regarder sous le nez :

– La place est libre ?

C'est malin. On ne pose pas ce genre de question à une fille seule qui serre un bébé endormi dans ses bras. On ne demande pas. On prend. Mais qui osera prendre ?

À Paris, pas de taxi. J'ai marché sur le boulevard de la Gare, vers la Seine, comme une brave maman anonyme, avec Nicolas qui bavait dans mon cou, et je pensais aux femmes de l'exode qui mouraient dans le fossé sans que personne se retourne. Chacun pour soi quand l'ennemi bombarde. Je me suis arrêtée au bar du Pont-Royal, je me suis cachée au fond de la salle, j'ai commandé un café et du lait pour le

petit qui réalisait la galère et m'en voulait à mort d'avoir abandonné la maison de Dordogne, la chambre envahie de jouets en peluche, avec la fenêtre qui donne sur la vallée, les collines noyées dans la brume. Je sais qu'ils doivent encore dormir, serrés l'un contre l'autre, et s'ils ont froid ils vont finir par m'appeler pour que je vienne les réchauffer.

Ça me prend d'un coup. Je pleure. Je viens de comprendre que je n'oserai plus retourner là-bas, seule ou accompagnée. Chaque pièce, chaque recoin me rappellera le bonheur que j'ai assassiné avant qu'il ne vieillisse. Chaque pierre, chaque recoin où nous avons fait l'amour, comme des ombres sur chaque pierre, chaque recoin, que le temps n'effacera jamais : les miroirs ont une mémoire, les pierres n'oublieront jamais nos cris. Atteignant au sublime, le bonheur se confond avec la douleur, et on se met à crier.

Bar du Pont-Royal, neuf heures du matin, il pleut sur la Seine. Moi qui aimais tant revoir Paris, je n'ose plus sortir de ce havre douillet. Seule avec mon bébé qui s'ennuie, le bout du monde est moins loin qu'on ne pense. J'ai trouvé le courage de téléphoner à Alain. Le seul qui ne s'était pas mis aux abonnés absents les jours de galère. Alain-le-fidèle, qui aurait voulu être ce mari que je ne m'offrirai jamais – je ne suis pas digne d'un mari comme ça. Je n'y suis pour rien, je vous jure : je n'ai pas été habituée à la tendresse, aux serments-longtemps, aux amours-toujours. C'est encore la même histoire, comme celle de la maison de Dordogne près de la cheminée : le bonheur me fait peur, je sais trop qu'il n'y a rien derrière.

Les longues sonneries du téléphone noir l'ont

enfin réveillé. Allô, allô, ici Joy en détresse, S.O.S... Et tout de suite :

– Joy-mon-amour ! Où es-tu ? On dirait que tu es à côté de moi !

Et moi, comme une andouille :

– Je suis là, Alain, au bar du Pont-Royal, où tu venais me chercher, tu te souviens au moins ?

– Si je me souviens ? Le premier jour, tu portais une robe blanche, tu venais de perdre un petit lion en or et tu étais très triste.

– Un petit lion en or ? ai-je répété, songeuse.

– Oui, et je l'ai retrouvé. Tu étais folle de joie et tu m'as embrassé. C'était la première fois...

Ainsi je ne suis pas la seule à m'agripper à des petits souvenirs de quatre sous, comme un fragile lion d'or qui avait rompu son épingle dans l'arrière-salle d'un café.

Le temps de raccrocher, de faire dégringoler mon porte-monnaie de grand-mère sur le carrelage, de ramasser une à une les pièces de vingt centimes et un œil de langouste tout effrayé, Alain bondissait dans le café du temps passé. Me soulevait. Me faisait tourner. Me faisait crier :

– Arrête, tu vas me donner le vertige...

C'est fou ce qu'on peut dire de choses à quelqu'un qu'on aime. Pendant une heure ou deux, j'ai aimé Alain comme une dingue, parce qu'il s'intéressait à moi. Il m'écoutait.

Il m'a emmenée dans ma maison de Meudon. C'est terrible, quand même, d'avoir des maisons un peu partout et d'être toujours en voyage. Ma vieille maison grise, avec sa grille rouillée, volets fermés pour cause de maladie grave, folie amoureuse avec retour à l'envoyeur. J'étais revenue. Toutes les portes grinçaient, il faut bien que les

choses manifestent. Les araignées couraient dans tous les sens; elle est revenue, chuchotaient-elles en repliant leurs toiles.

– Ne vous dérangez pas pour moi. Je ne fais que passer.

L'enchanteur Alain revenait déjà avec un bouquet de roses, une grosse orchidée, un camembert, mon champagne préféré, une cartouche de cigarettes, un beurre demi-sel et même du chocolat aux noisettes. Il remplissait le réfrigérateur, ouvrait les fenêtres. Il branchait l'eau chaude, il aéraït la salle de bains. Il est génial, Alain.

Plus tard, il a bien fallu qu'on parle de Marc, et de Joan aussi.

– Ça ne pouvait pas marcher, conclut-il comme si tout devenait évident.

– Mais tu n'as rien compris. C'était *trop bien* tous les trois. Tu ne peux pas imaginer : tu ne vivras jamais un truc pareil. C'est géant, Alain, quand on s'aime comme on s'aimait.

Il me regarde comme s'il allait se fâcher.

– Et alors ? Pourquoi tu es là ? Pourquoi tu parles au passé ? Et d'abord, pourquoi ils t'ont laissée partir ? Hein ?

Pourquoi, pourquoi, pourquoi.

Merde.

J'étais bien forcée d'admettre que ma fuite en avant trahissait l'accablant malaise de l'équilibre : un jour ou l'autre, l'une de nous serait devenue la plus forte, et la balance aurait penché de son côté. Un jour ou l'autre, Marc aurait choisi. En fait, je doutais plus de moi que de Joan, et malgré ma grosse tendresse, mes câlins, ma générosité grandiloquente de lionne au grand cœur, je ne voulais pas que Joan l'emporte par K.-O. technique.

Quand je demandais à Marc : « Qui tu baisses la première ce soir ? », il répondait toujours :

– Les deux ensemble.

Un jour ou l'autre, il aurait répondu :

– Ce soir, je vais baiser Joan, tu es O.K. ?

Et elle, la petite vipère lubrique, toute fière d'avoir été choisie par le Roi de la Forêt, aurait froncé le nez, tendre mais rivale, ravie :

– Vraiment, Nouné, ça ne t'embête pas ?

Et moi, grandiose, j'aurais rétorqué, la classe et tout :

– Allons, allons, pas d'enfantillages. Faites ce que vous avez envie. Je vais me boire un petit château-figeac, après vous me raconterez...

Et je serais partie, très digne, me cacher dans la chambre de Nicolas, en me bouchant les oreilles pour ne pas entendre les affreux petits cris qu'elle pousse quand elle prend son pied, quand Marc s'enfonce en elle jusqu'au bout et qu'elle en a des larmes plein ses grands yeux bleus. Ou bien, peut-être, elle n'aurait pas voulu de lui, elle n'aurait eu envie que de moi, comme avant. Elle se serait refusée, en grognant :

– Ça va pas, César ? On n'a pas envie de mâle ce soir ! Pas vrai, Nouné ? On veut rester entre filles et se faire nos petits trucs cochons que les mecs ne comprendront jamais...

Ça aurait été vraisemblablement dramatique : Marc ne supportait pas la moindre mise à l'écart. Un soir où Joan avait voulu dormir avec moi, après une orgie gloutonne, un coup mal tiré et une dispute idiote comme elles peuvent l'être quand on s'engueule parce qu'on s'ennuie un peu, Marc s'était planté devant nous, furieux :

– Et moi, alors ? Qu'est-ce que je fais ? Je me branle ?

Joan m'avait lancé un petit clin d'œil, et aus-

sitôt, avec son air faux cul d'écolière bien sage, elle s'était agenouillée devant lui, angélique. J'avais entendu le zip de la fermeture éclair, et elle s'était mise à le caresser avec rudesse. Elle m'avait adressé un petit signe de tête et j'étais allée la rejoindre. Nous avons masturbé Marc toutes les deux, concerto pour quatre mains, et Joan, qui prenait son air boudeur, commentait l'opération :

- Une vraie bête, tu ne crois pas ? Au fond, c'est con, un mec qui bande dans le vide... C'est pas pour toi que je dis ça, Minou, mais en général, c'est vrai, ça tue le mythe...

En fait de tuer le mythe, elle s'appliquait avec une science innée à prolonger sa caresse, à envelopper le sexe de Marc de longs mouvements de plus en plus lents, en serrant bien ma main dans la sienne; comprimé il était notre Jules, il tournait presque de l'œil, secoué de frissons, complètement miné par notre performance; normal, il n'aimait pas le rôle de macho-objet.

- Régale-toi, Minou, avait chuchoté Joan ironiquement, c'est la branlette du siècle. T'es pas près de revivre ça, alors profite bien.

Moi, je lui avais fait les gros yeux, parce que je n'aime pas quand elle devient vulgaire, mais elle a continué, et Marc avait bien profité. Quand elle l'eut bien agité, il a voulu nous prendre l'une ou l'autre - moi, d'ailleurs, sans me vanter - et elle l'a carrément jeté :

- De quoi ? De quoi ? On veut du rab ? Au large, don Juan, ce soir on ferme.

Cette fois-là, vraiment, Marc avait failli se fâcher.

Le plus dingue, au fond, c'est que je ne me lassais pas. C'était à peu près tous les soirs la même chose. On s'était organisés, un peu comme

Robinson sur son île. La cuisine était assurée par « Joan, surgelés et Cie », Marc n'intervenant que pour les « grands soirs ». On appelait « grands soirs » les fantasmes subits qui faisaient craquer le pauvre méchant loup, certaine nuit de pleine lune, on ne saura jamais pourquoi. Marc arrivait en se frottant les mains :

– Ce soir, les filles, c'est moi qui régale !...

Joan et moi, on se regardait en coin. On connaissait le plan dit « du traiteur ». Marc partait à Brive, achetait de quoi nourrir un régiment, envahissait la cuisine, mitonnait des trucs pas possibles, genre dindonneau aux pêches, feuilleté au homard ou soupe de melon à la menthe : c'est dire qu'on l'inspirait vraiment. D'accord, il salissait mille assiettes, mais ça valait le coup. Pendant que j'allais chercher le bordeaux à la cave – on a ruiné ma réserve d'ozone saint-émilion 66 en deux mois – Joan mettait la table devant la cheminée, cristal et chandeliers d'argent, un vrai dîner de noce avec des fleurs partout, des petits bouquets de roses thé attachés avec des fils d'or. On dégustait les œuvres du chef. Au fond, Joan détestait ça, elle n'aimait que les hamburgers, les sandwiches aux harengs couverts d'oignons et le Coca avec une paille, mais, pour nous faire plaisir, elle disait que c'était bon, et Marc était vachement fier.

Deux fortes mains m'arrachent au spleen naissant. La mélancolie est une soie fragile qui se déchire au premier souffle. Alain murmure dans mon cou : « Madame est servie. » Je suis vraiment servie. J'ai envie de rire subitement, et surtout d'oublier. Je me tourne vers le grand magicien :

– Je suis prête.

Nous dînons comme de vieux amants, ce que

nous sommes, après tout. Alain remplit mon verre, agite les vieux fantômes de son amour fou – les autres ne durent qu'un temps et je suis éternelle. Il me dit qu'il rêve de moi la nuit, qu'il pense à moi dès qu'il voit une blonde, qu'il croit me retrouver chaque fois qu'il caresse des seins aussi gros que les miens, mais jamais aussi beaux, ajoute-t-il deux fois, et moi je répète, rêveuse : « Vraiment ? Vraiment ? » J'éprouve un désir qu'il m'est impossible de formuler. D'abord, parce qu'une fille bien élevée ne demande jamais ce genre de choses, et puis j'ai tellement peur des conséquences, si j'introduis seulement le bout du petit doigt dans l'engrenage fatal. J'ai envie qu'Alain me prenne comme il faisait jadis, sans trop de tendresse, et directement par l'accès le plus intime de ma petite personne. C'est vrai que j'ai envie de ça, quelquefois, mais, étrangement, cette possession me paraît incompatible avec l'amour, comme si l'excitation était plus vive lorsqu'un étranger usait de cette voie interdite. Vous voyez, je ne suis pas gentille : j'associe Alain à un étranger, alors que je l'aime beaucoup. Beaucoup, justement, ce qui complique tout.

Toujours est-il qu'il ne tarde pas à me prendre dans ses bras, à me dire qu'il a envie de moi, qu'il crève, et je lui réponds :

– Oh ! non, Alain, il ne faut pas, ça ne serait pas raisonnable...

Ainsi nous sommes toutes : rétives et refusantes, quand on ne souhaite qu'être forcées un peu, un tout petit peu pour pouvoir se dire, après, qu'on ne l'avait pas vraiment voulu, qu'on avait commencé par dire non, mais que, de toute façon, on n'est pas assez fortes pour résister à un mec qui le veut vraiment. Honte et misère.

Joy in love

Joy Laurey

Joy Laurey, la célèbre romancière dont les œuvres érotiques ont été adaptées à l'écran et traduites en huit langues, est de retour. Et avec elle son héroïne, Joy, plus hardie et voluptueuse que jamais dans sa quête du plaisir.

Joy a séduit Marc, l'homme de toutes les exigences amoureuses, puis est venue Joan la tendre femme-enfant... Et après bien des orages et des ruptures, ils se sont enfin retrouvés dans le secret d'une vieille demeure provinciale.

Cette vie à trois – ballet érotique aux multiples figures –, c'est pour eux le bonheur. Un bonheur d'une volupté si intense que Joy préfère partir avant d'en devenir prisonnière. Plus que tout lui importe sa liberté.

A Paris, de liaisons futiles en jeux pervers, Joy tentera d'oublier les souvenirs brûlants qui l'obsèdent. Elle les fuira jusqu'en Californie, à la recherche d'autres images, d'autres corps.

C'est là qu'un jour, de Paris, Marc l'appelle. La rappelle auprès de lui...

Texte intégral

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03250050 7

Photo de Blumeoma/v100



9 782277 220510

FJ 2051

ISBN 2-277-22051-5

IX 86



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

